

Enfin il faut noter l'épithaphe d'un enfant (+ 1030), petit neveu d'Albéric; celles du pape Jean XIII (965-972), de Pierre de Léon (XII^e siècle). Albéric fut l'auteur de la révolution qui bouleversa Rome en 932 (1); après avoir enlevé le pouvoir à son frère le pape Jean XI, il se proclama « princeps et senator omnium Romanorum » et nomma pape son propre fils Octavien (Jean XII), un jeune homme de 18 ans, qui, l'an 962, couronna l'empereur Othon I^{er}. Jean XIII, successeur de Jean XII, fut à son tour chassé de la ville; au bout d'un an, Othon le rétablit sur son siège; et Pierre, le préfet instigateur de cette révolution, fut condamné à être pendu, « ad collum caballi Constantini », c'est-à-dire à la statue équestre de Marc-Aurèle, qu'on croyait être celle de Constantin, statue qui était alors sur la place du Latran et qui est maintenant au Capitole. Jean XIII couronna Othon II et bénit son mariage avec Théophanie, fille de l'empereur de Byzance. — Le sarcophage de Pierre de Léon, placé dans le cloître, est un monument du II^e siècle, orné des figures des Muses. Ce personnage, d'origine juive, avait de grands biens sur les bords du Tibre, près de la porte d'Ostie; c'est en souvenir de son nom qu'une localité s'appelle encore Portaleone. Il fut le père de l'antipape Anaclet II, dont nous voyons des inscriptions dans le vestibule de St-Laurent in Lucina.

Le musée de St-Paul a, comme on le voit, une véritable importance tant pour l'histoire de la basilique même que pour celle du cimetière qui l'avoisina jadis.

1. Cf. Duchesne, *Les origines de l'État pontifical*, p. 171 sq.



Chapitre quatrième.

STE-MARIE-MAJEURE.

§ I. Histoire.

LA basilique de Ste-Marie-Majeure s'élève sur l'Esquilin, et proprement sur la partie de cette colline appelée « Esquilinus Cispius », par opposition à l'« Esquilinus Oppius », où se trouve St-Pierre-aux-Liens. L'Esquilin était primitivement hors des murs: de là dut lui venir son nom, les habitants de la ville s'appelant « inquilini ». Une partie fut renfermée dans l'enceinte de Servius Tullius; la ligne de cette enceinte, dont on voit encore quelques restes, allait en effet de l'endroit où est le ministère des finances à la porte Esquiline, remplacée sous l'Empire par l'arc de Gallien, près de St-Vite. Au-delà de l'enceinte s'étendait de ce côté le « campus sub aggere Servii Tullii », qui sous la république servit de nécropole. Horace (1) fait allusion aux « puticoli » ou fosses communes dans lesquelles on enterrait les pauvres; or, après 1870, on a retrouvé un certain nombre de ces tombeaux près de St-Eusèbe, au-dessus de sépultures certainement étrusques. Auguste fit de cette nécropole une promenade publique; divers jardins, entre Ste-Marie-Majeure et le Latran, furent réunis à cette époque; il y avait là en particulier le jardin de Mécène avec la tour d'où Néron contempla et chanta l'incendie de Rome. A ce même jardin appartenait l'« auditorium », ou salle de récitation, qui subsiste à l'angle des rues Merulana et Leopardi. Ce monument, en « opus reticulatum », orné de peintures à l'intérieur, fut bâti sur l'ancienne enceinte. Il y avait encore là les « horti Lamiani, Pallantiani, Epaphroditiani, Torquatiani, Tauriani.

1. *Sat.*, l. I, sat. 8.

Liciniani. » Dans ces derniers, ainsi appelés du nom de l'empereur Licinius Gallien, se trouvait l'édifice polygonal autrefois pris à tort pour le Temple de Minerva Medica, et qui est plutôt le « Nymphaeum » des jardins de Gallien. L'espace qui précède l'arc de Gallien ou la Porte Esquiline formait le « Forum Esquilinum ». Cette partie de la ville possédait de grands édifices publics : le « Macellum Liviae », vaste marché situé sur l'emplacement de l'église actuelle de St-Vite ; la basilique de Junius Bassus, changée au V^e siècle en église chrétienne sous le vocable de St-André et plus tard de St-Antoine ; les bains de Neratius Cerealis, consul en 338, dont on a retrouvé quelques restes et dont une inscription est encore visible près de la Via Cavour ; — la « basilica Siciniana », qui dut être l'origine de Ste-Marie-Majeure. De cette basilique font mention Ammien Marcellin (1), S. Jérôme (2), Rufin (3), Socrate (4). On sait qu'après la mort du pape Libère le parti qui lui était opposé élut pape S. Damase dans l'église de St-Laurent in Lucina, et que peu après les adversaires de Damase se réunirent dans le titre de Jules (Ste-Marie-du-Transtévère) et nommèrent un antipape, Ursinus ou Ursicinus. Ammien Marcellin, qui parle de ces faits, dit que la lutte fut vive et qu'il y eut même du sang versé « in basilica Sicinina, ubi ritus christiani est conventiculum ». Il était naturel que les amis de Libère s'assemblaient dans une église fondée par lui.

C'est en effet à ce pape que remonte la construction de Ste-Marie-Majeure. La légende rapporte que le patrice Jean, qui habitait à cet endroit, désirant bâtir une église à la très Ste Vierge, eut un songe dans lequel la Ste Vierge elle-même lui indiqua l'emplacement qu'il fallait choisir, et que le lendemain la neige tombée pendant la nuit, bien qu'on fût au 5 août, en marqua les limites. Ce récit du moyen-âge ne repose sur aucun document ancien ; l'histoire de la neige

1. *Rer. gest.*, XXVII, 3.

2. *Chronic.*, ad ann. 369 (*P. L.*, t. XXVII, col. 693).

3. *Hist. eccles.*, l. II, c. 10 (*P. L.*, t. XXI, col. 521).

4. *Hist. eccles.*, l. IV, c. 29 (*P. G.*, t. LXVII, col. 541).

paraît si douteuse que Benoît XIV avait l'intention de la supprimer du Bréviaire. Il n'est même pas du tout certain que l'église ait été primitivement dédiée à la T. Ste Vierge : il faut affirmer le contraire, si on admet que la basilique palatine du Forum s'appela S. Maria Antiqua parce qu'elle avait été la première église de Rome placée (fin du IV^e siècle) sous le vocable de Marie.

La basilique libérienne ne subit aucune modification jusqu'à Sixte III. Elle était décorée de riches mosaïques, dont plusieurs très probablement appartenaient à l'ancienne basilique Sicinienne. Le *Liber pontificalis* mentionne des restaurations faites par Sixte III vers 432. Le Concile d'Éphèse venait d'avoir lieu à la fin du pontificat de Célestin I^{er}, et avait proclamé la maternité divine de Marie (431). Un prêtre de l'Église romaine, Philippe, du titre de St-Pierre-aux-Liens, y avait représenté le pape ; il est possible que Célestin lui-même ait eu la pensée de conserver le souvenir de la condamnation de Nestorius en exécutant des travaux à Ste-Marie-Majeure, et que ses projets aient été réalisés par son successeur. Les belles mosaïques de l'arc triomphal sont de cette époque. Celles qui décorent la grande nef paraissent d'un style meilleur, elles seraient donc plus anciennes. L'inscription métrique de Sixte III, dont on a vu un fragment au-dessus de la porte d'entrée jusqu'au XVI^e siècle, n'existe plus ; mais le texte en a été conservé par les manuscrits de Tours, de Closterneubourg et de Göttwei (1) :

Virgo Maria tibi Sixtus nova templa dicavi
 Digna salutifero munera ventre tuo
 Te Genitrix ignara viri te denique feta
 Visceribus salvis edita nostra salus
 Ecce tui testes uteri sibi premia portant
 Sub pedibus jacet passio cuique sua
 Ferrum flamma fere fluviis seivumque venenum
 Tot tamen has mortes una corona manet.

Ces derniers vers font allusion aux martyrs qui dans la

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1a, p. 71.

mosaïque étaient représentés offrant leur couronne à la T. Ste Vierge. L'arc triomphal porte encore cette autre inscription dédicatoire: XISTVS · EPISCOPVS · PLEBI · DEI.

Il est certain qu'à partir de cette époque la basilique porta le nom de la T. Ste Vierge; c'est celui que lui donne le Martyrologe hiéronymien (5 août): « Romae dedicatio basilicae S. Mariae. » Elle s'appela ensuite « Basilica Stae Mariae ad praesepe ». A quelle époque commença cette appellation? il est difficile de le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne lui vient pas de la relique de la crèche. Cette relique en effet n'a été apportée qu'au VII^e siècle; or le nom existait au moins au siècle précédent, puisque l'inscription de Flavia Xanthippa (1), dont la basilique possède une copie, le lui attribue (35^e ligne) et en même temps fournit une trace d'indication consulaire qui ne peut être postérieure au VI^e siècle. Mgr Duchesne (2) pense que ce titre date de Sixte III. On peut croire que ce pape avait placé dans la basilique une reproduction, une imitation de la crèche, comme il y en avait une du sépulcre à Ste-Croix. Jean VII fit à St-Pierre et Grégoire IV à Ste-Marie-du-Transtévère une crèche de ce genre: « Sanctum fecit (Gregorius IV) praesepium ad similitudinem praesepi Dei Genitricis quae appellatur Majoris » (3). A Ste-Marie-Majeure ce monument, appelé dans le même passage « camera praesepis D. N. J. C. quod basilicae S. Dei genitricis connectitur », devait être dans un souterrain, et peut-être y entraient-il des fragments de tuf venant de Bethléem. Il est vraisemblable que c'est dans ce souterrain que se célébrait à Noël la première messe papale et qu'après la seconde, dite à Ste-Anastasio, la troisième était chantée à l'autel supérieur. Le souterrain, étant forcément de dimensions assez étroites, se prêtait aux crimes; on comprend que Grégoire VII y ait été saisi après la première messe de Noël par les soldats de Cencio (1075); renfermé

1. Cette personne avait donné des terres aux bénéficiaires des basiliques. L'inscription est fixée en face du tombeau du cardinal Gonzalvo, à gauche de la chapelle Sixtine.

2. *Bull. critiq.*, 1890, p. 45-46.

3. *Lib. pontif.*

dans une tour près de la Chancellerie, le pape fut délivré presque aussitôt par le peuple et retourna à Ste-Marie-Majeure célébrer la troisième messe.

Les reliques venues au VII^e siècle augmentèrent encore la vénération dont la basilique était entourée. Le peuple prit peu à peu l'habitude de l'appeler Ste-Maire-Majeure. Au moyen-âge, elle portait aussi le nom de « S. Maria in superagio », en souvenir de l'« agger Servii Tullii », — et celui de « Basilica Domnae », qui fit appeler la porte voisine (porte Majeure) « porta Domnae » et « porta della Donna ».

De grandes restaurations furent faites sous Nicolas IV à la fin du XIII^e siècle. Avant lui, l'abside était à jour, terminée par des arcs et une galerie comme au Latran. Il fit fermer les arcs et commencer les mosaïques, où est représentée la légende de la neige. Au XV^e siècle, Alexandre VI décora le plafond avec le premier or venu d'Amérique. Sixte V et Paul V firent construire, l'un la chapelle du Très-Saint-Sacrement, où il plaça sous l'autel une reproduction de la crèche remplaçant l'ancienne qui n'existait plus; l'autre, la chapelle Borghèse en face de la chapelle Peretti ou Sixtine. Ce furent les derniers grands travaux exécutés à Ste-Marie-Majeure pour la décoration intérieure. En somme, c'est des quatre basiliques patriarcales celle qui a été le moins transformée; les colonnes actuelles sont certainement de l'époque romaine. La façade moderne fut bâtie par Benoît XIV, qui heureusement obligea son architecte à conserver l'ancienne mosaïque.

Il y avait autrefois devant la basilique un « atrium »; il n'en reste plus de traces. Disparu aussi, l'ancien palais épiscopal; on en a cependant retrouvé quelques traces à gauche de l'église actuelle, dans le palais Cassetta. C'est à cet « episcopium » qu'au XVII^e siècle succéda celui du Quirinal; aussi les lettres papales envoyées du Quirinal sont-elles signées « apud S. Mariam Majorem ».

§ II. Description.

Les principaux monuments anciens de Ste-Marie-Majeure sont ses mosaïques.

La MOSAÏQUE DE LA FAÇADE est du XIII^e siècle. Elle a été endommagée par la construction de la Loggia sous Benoît XIV. Mais un manuscrit de la Bibliothèque Barberini nous la décrit telle qu'elle était primitivement. Il y avait alors les portraits des deux cardinaux qui la firent exécuter, Pierre et Jacques Colonna. La mosaïque est divisée en deux étages, un peu différents de style. Le style général n'est plus celui des mosaïques byzantines antérieures au IX^e ou au X^e siècle, mais celui de l'art byzantin des XII^e et XIII^e siècles. L'auteur de la partie supérieure a signé son œuvre : c'est un certain Philippus Rusutus, et il semble avoir appartenu à l'école des artistes qui achevèrent les fresques de Cimabué dans l'église de St-François à Assise. L'exécution dut avoir lieu entre 1288 et 1318 : c'est en effet en 1295 que Mino da Turrina termina la mosaïque de l'abside aux frais du cardinal Jacques Colonna, or celle de la façade marque un progrès dans le développement de l'art et doit par conséquent lui être postérieure.

A l'étage supérieur, on voit, assis dans une gloire formée d'étoiles, et désigné par les abréviations $\overline{IC} \cdot \overline{XC}$, Notre-Seigneur, qui bénit de la main droite, et de la gauche tient le livre des Évangiles. Autour du Sauveur sont quatre anges, dont deux portent des encensoirs, et les deux autres des candélabres. En haut, au niveau des premiers, est représenté un autre ange accompagné de trois animaux : ce sont les symboles des Évangélistes. Au niveau des anges inférieurs, on voit, à droite, la T. Ste Vierge avec les lettres $\overline{MP} \cdot \overline{\Theta Y}$; puis l'apôtre S. Paul tenant un glaive, et à côté de lui l'inscription $\overline{MIHI VIVERE CHRISTUS}$; S. Jacques, en costume de pèlerin, qui rappelle les pèlerinages fameux de Compostelle ; une autre figure dont le nom, $\overline{HIERONIMVS}$, est conservé dans le ms. Barberini. A gauche du Sauveur, il y a S. Jean-Baptiste avec son nom ; S. Pierre, également avec son nom, et entre

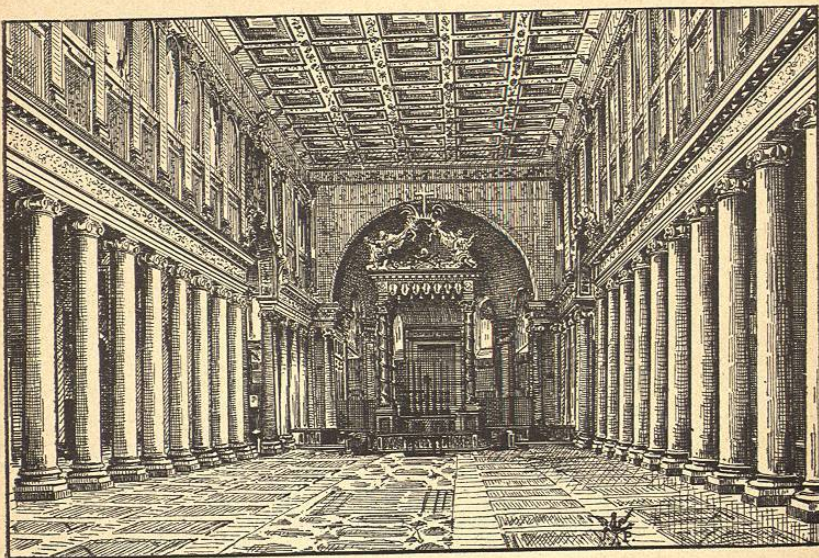
ses mains l'inscription $\overline{TV ES CHRISTVS FILIVS DEI VIVI}$; S. André, et enfin un autre Saint que le ms. Barberini appelle S. Mathias. La signature de l'artiste se trouve sous le marche-pied du trône : $\overline{PHILIPP \cdot RUSVTI \cdot FECIT HOC OVS}$ (opus).

Passons à l'étage inférieur. Il est l'œuvre d'un élève de Giotto, Gaddi. A gauche, on voit un pape endormi, la mitre près de lui, et au-dessus, au milieu d'anges et de flammes, la Ste Vierge avec son Fils, qui semble parler au pontife ; au-dessous l'inscription : $\overline{Apparvit \cdot PP \cdot LIBIO \cdot DICES}$ ·
 $\overline{FAC \cdot M \cdot ECCL \cdot IMONTE SVPAGIO}$ (superagio) $\overline{SIC} \cdot \overline{NIX}$ ·
 $\overline{INDICAT}$. C'est l'apparition légendaire de la Ste Vierge au pape Libère. A côté, elle apparaît aussi au patrice Jean, comme l'indique l'inscription : $\overline{QVAE EADEM NOCTE APPARVIT IOHANNI PATRICIO IDEM DICENS NONIS AVGVSTI}$. Dans le tableau suivant, le patrice Jean raconte sa vision au pape Libère assis sur un trône : $\overline{QVI IOHANNES PATRICIVS IVIT AD PAPAM LIBERIVM PRO VISIONE QVAM VIDERAT}$. Enfin le dernier tableau montre le Sauveur et la Ste Vierge faisant tomber une neige abondante sur l'Esquilin, et le pape Libère avec le clergé de Rome et le patrice Jean traçant sur la neige le plan de la nouvelle basilique ; l'inscription est très effacée, on peut la lire ainsi : $\overline{QUANDO PAP ET IOHANNES PATRITIVS CVM CLERO ET POPVLO ROMANO NIVE DEALBATVM INVENIENTES LOCVM FODERE VOLEBANT ET TERRA PER SE APERTA EST}$.

L'intérieur de la basilique est, comme nous l'avons dit, bien conservé. Le partage des trois nefs est fait par quarante colonnes ioniques en marbre blanc. D'après une légende, elles proviendraient du « macellum Liviae », ou, suivant d'autres, du temple de Diane Lucine. Il est plus probable que ce sont les anciennes colonnes de la basilique Sicienne. Au moyen-âge, l'église était entourée de chapelles, un peu comme à St-Pierre. Au-dessus de la porte d'entrée était une grande mosaïque avec la dédicace de Sixte III rapportée plus haut (1).

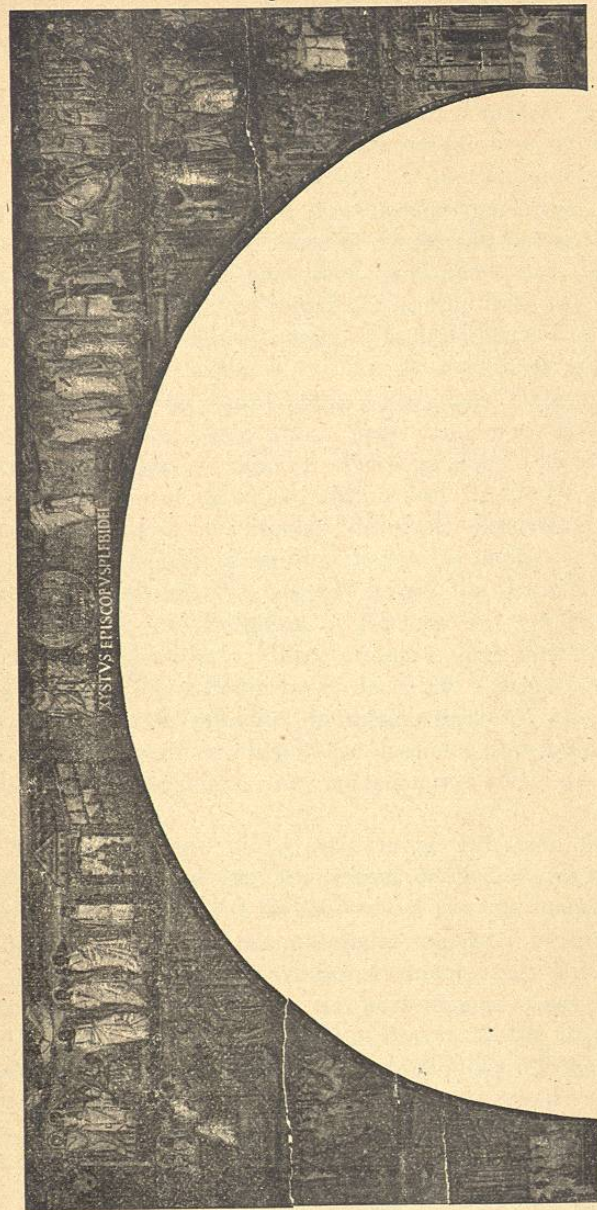
1. Cf. la description des mosaïques de Sixte III par Bianchini dans son édition du *Liber pontificalis* (P. L., t. CXXVIII, col. 263 sq.).

LA MOSAÏQUE DE L'ARC TRIOMPHAL remonte aussi au temps de Sixte III. On y voit au milieu, en haut l'« etimasia », c'est-à-dire un trône vide, le trône céleste préparé pour le Sauveur qui va s'y asseoir; il y a d'autres exemples de ce symbole. De chaque côté se tiennent S. Pierre et S. Paul. A gauche de ce groupe central, il y a l'Annonciation et un groupe d'anges rappelant la parole de S. Paul (1): « Et adorent eum omnes Angeli Dei »; puis Zacharie, souvenir



STE-MARIE-MAJEURE.

du mystère de la visitation; — au-dessous, l'Épiphanie, l'Enfant Jésus est représenté assez grand, la scène se passe dans une maison, non dans l'étable, et il n'y paraît que deux Mages; — au-dessous encore, le massacre des Innocents. A droite, voici la Présentation au Temple; — plus bas, une scène dans laquelle le P. Garrucci croyait reconnaître Jésus au milieu des docteurs, mais qui est plutôt la reproduction d'un récit de l'Évangile apocryphe de Matthieu, comme

1. *Hebr.*, 1, 6.ARC TRIOMPHAL DE LA BASILIQUE DE STE-MARIE-MAJEURE avec l'inscription dédicatoire de Sixte III (Ve siècle).
(Pour la description voir page 156-157.)